

Transcription de l'entretien avec Marie-Françoise ARTAUD

Enregistré à son domicile, par Cécile Liège, le 23 juillet 2015

[0'00"00] – Le quartier Léon Sécher de son enfance

Marie-Françoise Artaud : Eh bien voilà : Marie-Françoise Artaud, née Gabillaud, mon père était Vendéen. Ma famille, par contre, est originaire du village de la Chaussée du côté de ma mère. Je suis née, dans la maison, là où nous sommes, au 5 rue de l'Ilette.

Cécile Liège : C'est bien, ce sont des présentations très complètes. D'où venez-vous ; vous avez commencé à répondre. Est-ce que vous pouvez raconter avec un peu plus de détails d'où vient votre famille, les lieux, métiers ?

MFA : Là, je peux parler de la famille de ma mère. Ma mère s'appelle Artaud de son nom de famille, de son nom de jeune fille, ça vient de son père. Son père c'était Artaud. Lorsqu'on remonte l'arbre généalogique toujours dans la lignée des Artaud, à remonter jusqu'à la Révolution française, nous trouvons ses ancêtres, là. Ils étaient dans la maison où nous sommes.

CL : Artaud c'est le nom de votre mère ?

MFA : Oui, elle s'appelle Renée Artaud. Son père bien sûr c'était François Artaud. Sa mère c'était Marie Archer, elle est née au Jaunais, près du quai Léon-Sécher. Son mari, mon grand-père François Artaud, il est né là, peut-être dans la maison où je suis, peut-être à côté. Ils avaient des maisons et du terrain éparpillés un p'tit peu partout, même de l'autre côté de l'Ilette qui est sur la commune de Vertou. Dans ces villages, la Rousselière et les Ajoncs, notre famille avait des biens, des maisons, des terrains. Voilà... Ils voyageaient, ils changeaient d'habitations suivant ce qui les arrangeait ; peut-être au niveau des héritages, etc. Je sais que la famille lorsqu'il y a eu des partages, y'en a qui ont habité les Ajoncs d'autres la Rousselière et ici, le village de la Chaussée.

CL : Les métiers de votre mère et de ses parents ?

MFA : Ma mère était modiste, elle a appris à faire des chapeaux. Ils n'ont pas toujours habité là, ils sont partis habiter à Nantes, mais ça, c'était après la guerre 14-18 parce que mon grand-père est parti comme corroyeur dans la Sarthe en 1908 par là.

CL : Qu'est-ce que c'étaient les corroyeurs ?

MFA : Il travaillait à la tannerie. Après la guerre, il a retrouvé du travail à Nantes ; ils sont revenus à Nantes. Dans l'entrefaite, il a hérité de la maison. C'était une maison de famille ; c'est lui qui en a hérité lors des partages. Ça s'est passé au moment de la guerre 14-18 lorsque sa mère est décédée, lui en a hérité. C'était une maison de campagne. Il habitait toujours dans la Sarthe jusqu'à la fin de la guerre 14-18. Il est venu à Nantes, ils ont habité rue Kervégan. Il a trouvé du travail dans les tanneries nantaises. Ma mère est née en 1920, rue Kervégan. Ensuite, ils venaient là, à la Chaussée, le dimanche ; c'était leur maison de campagne. Lorsque la guerre 39-45 est arrivée, ma mère avait 19 ans, ils pouvaient plus rester rue Kervégan à Nantes, ils sont venus s'installer là. Comme la maison était à eux, ils sont venus habiter définitivement rue de l'Ilette, enfin dans le village de la Chaussée à l'époque.

CL : C'était le retour de la famille dans son lieu d'origine

MFA : Voilà !

[0'04"53] – Histoire du nom Artaud et origines communes avec son mari

CL : Allons-y pour l'énigme !

MFA : En faisant des recherches, je me suis bien posée des questions parce que je me suis d'abord mariée avec mon voisin qui avait le même nom de famille que mes grands-parents Artaud. Au moment de la

Révolution française, dans le village, nous retrouvons tout une famille. D'abord des filles Raffin [PHON], des descendantes des familles Raffin. Les principaux habitants c'étaient des Raffin, des Aguesse[PHON], des Ordronneau [PHON]. J'ai tous ces noms dans mes ascendants. Le nom de Artaud, il vient d'un grand-père qui est né au village de la Blanche, à Rezé, à côté du bourg de Rezé. C'est un ancêtre qui vient de ce village-là. C'est-à-dire que c'est son frère aîné qui est né là. Lui, il est né à l'Ertaudière. C'est un domaine qui se trouvait entre Les-Trois Moulins et où se trouve le cinéma Saint-Paul.

CL : On reste à Rezé.

MFA : L'Ertaudière est-ce que ça appartenait aux Airtaud ?... Parce qu'avant Artaud, ils s'appelaient Airtaud.

CL : Comment vous avez découvert votre lien entre vous et votre mari ?

MFA : Eh bien, c'est en faisant des recherches avec des amis (parce que je me suis fait aider), je me suis rendu compte que j'ai un grand-père qui s'appelle Joseph Artaud qui habitait là, le village de la Chaussée, notamment la maison où j'habite actuellement ; il était là, à l'époque de la Révolution.

CL : Quand vous dites un grand-père, vous voulez dire un ancêtre ?

MFA : Un ancêtre puisqu'il est né le 19 février 1768. Il s'est marié avec sa voisine Marie Raffin qui est née le 24 janvier 1765. Ils se sont mariés le 13 août 1796. Et ce Joseph Artaud, ses parents habitaient le village de la Blanche à côté du bourg de Rezé. Son frère aîné y est né. Lui, il est né à l'Ertaudière entre Les Trois Moulins et le quartier Saint-Paul. Ils ont eu quatre enfants dont leur deuxième s'appelait François né en 1798 qui est un ancêtre en ligne directe jusqu'à la naissance de mon grand-père. Je m'aperçois que du côté de mon mari qui s'appelle également Artaud (donc je m'appelle Madame Artaud), il est né également dans le village de la Chaussée, comme moi, et ses ancêtres en remontant du côté de son père... (Donc, son père s'appelait Pierre Artaud) en remontant en ligne directe nous arrivons d'abord à un mariage de Jean Artaud avec une Anne Raffin. Anne Raffin, née en 1772, mariée à un Jean Artaud qui est né en 1766. Ils se sont mariés le 25 novembre 1796. Cette Anne Raffin est une cousine à Marie Raffin.

CL : Qui a épousé votre ancêtre...

MFA : Voilà ! Mon ancêtre qui a épousé Joseph Artaud en 1796. Ils sont cousins ; ce sont deux cousines.

CL : C'est comme ça que vous avez fait le lien que vous aviez une branche commune ?

MFA : Voilà. Mais Jean Artaud, l'ancêtre à mon mari qui est né en 1766 (d'après les renseignements que j'ai eus et les recherches), il est né plutôt dans un village qui se trouve (je n'ai pas encore trop bien situé) mais vous avez Ragon, le Châtelier, L'Aufrère, dans ce secteur-là.

CL : Pas tout à fait au même endroit que...

MFA : C'est une famille différente qui n'a aucun lien avec les Artaud de mon côté, qui sont originaires du bourg de Rezé.

CL : D'accord.

MFA : Mais, si nous remontons jusqu'à l'époque d'Henri IV, nous trouvons un lien de famille en cousinage.

[0'10"42] – Histoire de la Chaussée

CL : J'aimerais qu'on parle de votre enfance et de votre jeunesse rezéenne.

MFA : Oui.

CL : Peut-être que ça vous fera remonter à bien avant votre enfance. D'abord une petite question Marie-Françoise : Pour vous, c'est quoi le nom de votre quartier ?

MFA : La Chaussée ?

CL : Vous, vous êtes du quartier de la Chaussée ?

MFA : Oui.

CL : Est-ce que vous diriez que vous êtes du quartier Blordière ?

MFA : Non !

CL : Pourquoi ?

MFA : La Chaussée autrefois, s'appelait [PHON : l'Aurendière ou l'Orentière]. C'était un lieu de prière. Là, de l'autre côté de la route, vous avez la communauté des moines de Saint-Clément ; vous avez encore les bâtiments. Vous aviez les moines de Saint-Clément, avant la Révolution, ils étaient là. Et au moyen âge, ce lieu s'appelait [PHON : l'Aurendière ou l'Orentière], ça veut dire c'était un lieu de prière. [PHON : l'Aurendière ou l'Orentière] c'est un lieu de prière. La Chaussée, le lieu où nous sommes, où se trouve ma maison, après les loges en torchis vous avez des bâtiments qui ont été construits. A priori, mes ancêtres étaient là, ils étaient au service du clergé et de la noblesse.

CL : Pour revenir au quartier, au nom de la Chaussée, pourquoi vous ne diriez pas que vous êtes de la Blordière ? C'est quoi la différence entre les deux ?

MFA : Non. Parce qu'autrefois, il n'y avait pas de communication entre la Blordière et la Chaussée.

CL : La Blordière, c'était quoi alors ?

MFA : La Blordière c'était un village qui faisait plutôt partie de la seigneurie des Monti.

CL : On se rapprochait quand même du bourg de Rezé ?

MFA : Voilà ! Et nous, à la Chaussée, nous faisons partie de la seigneurie de la Maillardière.

CL : D'accord. Donc, c'est tout à fait différent ?

MFA : Oui. La Maillardière, nous avons aussi des liens avec le seigneur de la Trocardière. Donc, je retrouve mes ancêtres à vivre dans les premières bâtisses qui ont été édifiées après les loges en torchis. C'était là, au service du seigneur et de la noblesse, enfin ... du clergé et de la noblesse. Et ils étaient là sur le [phon : placis], au bord de l'eau et c'était un endroit où... la Chaussée c'est un endroit où l'on se pose, c'est un endroit plat. Donc, ils vivaient là avec leurs familles et leurs bêtes. Les bêtes étaient très importantes dans la vie de ces personnes qui, à l'époque, c'étaient encore des serfs. La Chaussée, ils étaient là, établis, on leur a dit qu'ils étaient sur un endroit plat au service du clergé, de la noblesse. Ils ont nommé leur quartier La Chaussée et ils se sont bien sûr multipliés ; ils ont eu des enfants. Je crois que c'est eux qui ont effacé le nom de l'Aurendière [PHON].

CL : Au profit de la Chaussée ?

MFA : Au profit de la Chaussée. Comme les moines, petit à petit ils ont disparu, ils sont partis, c'est les serfs après (c'est devenu les laboureurs) et ce sont eux qui ont conservé l'appellation La Chaussée parce qu'ils étaient là à travailler pour le seigneur, le clergé. Et leurs enfants ont continué, comme ils étaient nombreux, tout le monde appelait ce lieu la Chaussée. C'est comme ça que maintenant nous avons cette appellation.

[0'15"17] – La vie de la Chaussée après la guerre 39-45

CL : Alors, on l'entend, votre famille habite ici depuis très longtemps. On va s'intéresser surtout aux souvenirs que vous avez, les plus directs possibles, des gens que vous avez connus et qui vous ont raconté des souvenirs. J'imagine vos grands-parents, parents. Est-ce que vous pourriez me dire ce que vous savez de votre quartier de cette période de vos grands-parents et de vos parents ? Quand je dis ce que vous savez, c'est en termes de logement, de lieu où se rencontraient les gens, d'endroits fréquentables ou non...

MFA : Comme mes grands-parents sont venus habiter définitivement le quartier au début de la guerre, ils ont vécu cette période difficile, là, dans le quartier.

CL : Ils vous en ont parlé ou pas de ça ?

MFA : Oui. Un peu.

CL : Qu'est-ce que vous avez retenu ?

MFA : Fallait se battre pour manger !

CL : Il n'y avait pas de champs autour ?

MFA : Ma mère avait un vélo qu'elle regonflait, elle rebouchait les trous, quand elle crevait, de ses pneus avec du collant. Elle faisait des kilomètres pour chercher du beurre, des vivres, un peu de viande. Elle allait dans les fermes du côté de la Maillardière, le Châtelier, Ragon. Elle faisait connaissance de

certaines personnes qui pouvaient vendre des vivres et elle faisait régulièrement le tour des villages environnants pour apporter ce qu'il fallait.

CL : Ils arrivent ici, il y a la guerre, est-ce qu'il y a beaucoup de voisins autour ? Est-ce qu'il y a une vie avec les voisins ? Est-ce que ça votre maman vous en a parlé.

MFA : Ah oui, oui, oui ! Les gens s'entraidaient énormément. Ma mère, bon, elle n'était pas infirmière de métier mais elle avait été formée pour faire des piqûres chez les voisins. Lorsqu'il y avait urgence c'est elle qui faisait les piqûres avec sa boîte, sa seringue.

CL : Pendant la guerre ?

MFA : Oui pendant la guerre 39-45, elle avait 20 ans.

CL : Donc, elle faisait le tour des voisins ?

MFA : Oui, s'il y avait besoin. Voilà !

CL : Y'en avait beaucoup de voisins ? A quoi ça ressemblait le quartier ? Parce que moi, j'arrive ici et c'est assez peuplé. A quoi ça ressemblait à ce moment-là ?

MFA : Le quartier a pas tellement changé, euh, si vous voulez les maisons ont été beaucoup retapées, modernisées. Mais à l'origine... alors là... vous voyez, voilà, en 1900 (montre une photo). Moi, j'ai connu... ça n'avait pas beaucoup changé.

CL : Plutôt des fermes ?

MFA : Oui. Depuis la Révolution ça a toujours été un quartier où les personnes cultivaient beaucoup leurs terres et ils avaient des bêtes. C'est-à-dire que vous aviez une pièce pour les personnes et à côté vous aviez une pièce pour la bête.

CL : Vos grands-parents, ils avaient des terres et des bêtes ici ? Votre grand-père, il avait un métier, il était tanneur ?

MFA : Non, il était corroyeur.

CL : Ah oui, il travaillait dans les tanneries. C'est quoi corroyeur ?

MFA : Il travaillait la peau.

CL : Est-ce qu'il y avait des bêtes et des terres cultivées ici ?

MFA : Il cultivait la terre, par contre les bêtes ça s'arrêtait aux lapins, aux poules, chez nous. Mais, du côté de mon mari, ses grands-parents étaient donc à l'origine des laboureurs, cultivateurs, ils étaient là, de l'autre côté de la rue avec une vache. Alors, je vais vous faire voir.

CL : Et c'était leur métier ?

MFA : C'était leur métier.

CL : Ils étaient vraiment cultivateurs ?

MFA : Oui. Du côté de mon mari, les grands-parents étaient cultivateurs.

CL : Ils n'avaient pas un métier, à côté, en plus ?

MFA : Non.

CL : Ici, il y a beaucoup de gens qui avaient une petite ferme mais qui allaient travailler à l'usine, ou aux chantiers.

MFA : Les grands-parents de mon mari, non, c'était pas leur cas. Mon grand-père, il travaillait à la tannerie « La Rousselière ».

[0'20"12] – Souvenir d'enfance de la Chaussée

CL : Quels souvenirs vous avez-vous, dans votre enfance, de ce quartier-là ? Où est-ce que vous jouiez ? Qu'est-ce que vous faisiez ici ? A quoi ça ressemblait ? J'ai l'impression que ça ressemblait un peu aux photos que vous m'avez montrée.

MFA : Lorsque mes parents, mes grands-parents sont revenus habiter dans la maison, elle était comme ça, côté jardin.

CL : C'est-à-dire ? Moi, je ne vois pas, je n'ai pas de caméra.

MFA : (rire) C'était une bâtisse toute simple avec une fenêtre, le grenier à foin au-dessus. C'est-à-dire que là, à l'origine, là où nous sommes, en dessous c'était une soue à cochons. A côté, y'avait la pièce de vie côté jardin et le grenier à foin au-dessus.

CL : Là où on est maintenant ?

MFA : Oui, c'est ça.

CL : Là on est dans le grenier à foin ce qui est aujourd'hui votre maison à vous ? Votre étage d'habitat ?

MFA : C'est-à-dire que lorsque je suis née, mes parents ont agrandi la maison, ils ont fait un côté, là, vous voyez ? Une cuisine, une véranda et puis en dessous, mon père bien sûr, il en a profité pour faire une cave pour mettre son vin ! (Rire).

CL : Votre père faisait quoi comme travail ?

MFA : Mon père était manutentionnaire dans une centrale d'achats qui s'appelait à l'époque « Les Docks de l'Ouest ». Il est monté en grade, il était chef de groupe au service Liquides.

CL : D'accord.

MFA : Mon père allait travailler en mobylette tous les jours, de bonne heure le matin, par tous les temps.

CL : Au niveau routes, ici, ça allait ?

MFA : Oui, mais beaucoup de chefs de famille n'avaient que ça comme moyen de transport ; c'était très courant. C'était dans toutes les maisons, le chef de famille se rendait au travail en mobylette et même en vélo ! Mon beau-père, il a toujours eu son vélo pour aller travailler à Nantes.

CL : Et votre maman, elle travaillait où ?

MFA : Ma mère est restée à la maison parce qu'elle aussi elle avait ses parents qui commençaient à prendre de l'âge, ils commençaient à être âgés et elle s'occupait d'eux.

CL : Elle a arrêté son métier de modiste ?

MFA : Oui

CL : Elle ne l'a pas pratiqué très longtemps ?

MFA : Non, elle a travaillé jusqu'à son mariage.

CL : Vous aviez des copains, des copines ici, vous ?

MFA : Euh... oui, y'avait beaucoup d'enfants mais moi, j'avais ordre de rester jouer dans mon jardin. D'abord, ils avaient peur de la circulation. Aller courir sur la route et se faire taper par une voiture, c'était la hantise.

CL : Y'avait beaucoup de voitures à l'époque ?

MFA : Y'avait quand même quelques voitures, ça commençait... ça a été très vite.

CL : Ça c'est étonnant, je n'aurais pas dit, je pensais que vous étiez au contraire très protégés.

MFA : Y'avait du passage sur la route.

CL : Ah d'accord. Assez en tout cas pour inquiéter les parents ?

MFA : Oui. Forcément, c'était pas la circulation actuelle mais ça commençait. Vous aviez les cars Drouin qui passaient régulièrement. Les camions ; c'était quand même la route qui allait à Vertou.

CL : Ça faisait quand même du trafic ?

MFA : Oui, oui. Et notamment rien que pour l'usine. L'usine a fermé en 1954 ; il y a toujours eu du passage de voitures et de camions, même après la fermeture. Les locaux ont été réhabilités en dépôts et y'avait des camions qui allaient à l'usine. Y'avait du passage sur la route en véhicules utilitaires.

CL : Effectivement, ce n'est pas si retiré que ça, c'est pas si villageois.

[0'24"00] – L'école Ouche-Dinier et la paroisse St-Paul

CL : Vous alliez à l'école où, vous ?

MFA : J'allais à l'école à l'Ouche-Dinier.

CL : Elle existait depuis longtemps votre école ?

MFA : L'école a été construite pour ouvrir en 1955. Donc, j'avais cinq ans et j'ai fait la première rentrée en maternelle à l'Ouche-Dinier.

CL : Vous avez « essuyé les plâtres » !

MFA : Voilà !

CL : Quels souvenirs vous avez de cette école-là ?

MFA : D'abord, euh, franchement, j'ai jamais aimé l'école parce que j'aimais bien mon indépendance (rire) et la discipline et faire comme tout le monde, suivre tout le monde, c'était pas mon truc. J'aimais bien faire ce qui me plaisait (rire).

CL : A l'Ouche-Dinier, comme ailleurs ?

MFA : Voilà !

CL : Vous vous y rendiez comment ?

MFA : A pied.

CL : Vous faisiez le trajet toute seule ?

MFA : Non, c'est ma mère qui m'emmenait, mon grand-père allait me chercher, les premières années.

CL : Il n'était pas question pour vous d'école privée ?

MFA : Euh, non. Parce que l'école privée c'était à Saint-Paul il y avait un ramassage scolaire, le car, mais mes parents ont préféré l'Ouche-Dinier parce que c'était plus près. Fallait y aller à pied... ben tant pis ! Fallait que je marche !

CL : Ils n'étaient pas forcément pratiquants... heu... Ils étaient quand même pratiquants ?

MFA : Ma mère était excessivement pratiquante. Elle a vécu sa petite enfance et son adolescence dans le quartier Sainte-Croix. Elle est née rue Kervégan mais la paroisse c'était Sainte-Croix. Elle était toujours rendue à l'église Sainte-Croix.

CL : Ici, comment elle a fait alors ?

MFA : Eh bien, elle était toujours rendue à Saint-Paul ! Elle était très très pratiquante. Lorsqu'ils sont arrivés là au 39, même pendant la guerre, elle s'est tout de suite intégrée pour fréquenter la paroisse Saint-Paul.

CL : C'était aussi une occasion de rencontrer du monde ?

MFA : Voilà ! Et notamment la J.O.C., elle faisait partie de la J.O.C. Et là, elle s'est fait des amis et c'est un peu comme ça qu'elle a rencontré mon père. Lorsqu'il est revenu de la guerre, il était prisonnier, il avait sa belle-sœur qui était veuve, puisque son frère est décédé en 40. Sa belle-sœur tenait un commerce rue Alsace-Lorraine. Un café « Le café d'Alsace ». Elle l'a accueilli pour qu'il puisse travailler à Nantes, parce que mon père était originaire des Landes-Genusson en Vendée dans le Bocage il n'avait pas la possibilité de travailler en usine dans ce village des Landes-Genusson. C'étaient des cultivateurs, des fermiers, il voulait changer de vie. Donc, il est venu chez sa belle-sœur pour être hébergé afin de travailler à Nantes, aux Docks de l'Ouest et il est resté. Il est rentré pour deux mois et il y est resté toute sa vie, jusqu'à sa retraite.

CL : Il s'est bien plu ici ? Il s'est bien intégré ici ?

MFA : Oui et il a connu ma mère justement dans le quartier de Pont-Rousseau avec des amis de part et d'autre. Ils se sont rencontrés d'ailleurs au mariage de l'un d'eux, j'ai les photos... là. (Montre les photos). Alors là, mes parents, ils sont cavaliers et cavalière au mariage de leurs amis et c'est comme ça qu'ils se sont connus. Ils s'étaient déjà entrevus dans le quartier de Pont-Rousseau. Là, ils savaient qui

elle était, qui il était. Et puis... euh, après le mariage de leurs amis, ils se sont fréquentés, ils se sont revus ils se sont mariés six mois après.

[0'28"36] – Les fêtes du quartier

CL : Est-ce que vous avez d'autres souvenirs marquants de votre enfance liés au quartier ? Est-ce qu'il y avait des fêtes par exemple à la Chaussée ?

MFA : D'abord, je peux vous parler d'une fête qui a eu lieu (qui est un peu en dehors de ce que vous me demandez) c'est la fête de la Libération ; le 14 juillet 1945 qui a eu lieu là sur la place du village. Ma mère a été nommée par les organisateurs pour être Marianne, donc elle était habillée avec une robe blanche et une écharpe « bleu-blanc-rouge ». Vous voyez, j'ai une photo, là. Y'avait une grande fête organisée avec des chars, un défilé, un bal...

CL : C'était avec les gens du quartier ?

MFA : C'étaient principalement les gens du quartier, oui.

CL : Ici, les gens avaient des occasions de se rencontrer ? Qu'est-ce qu'il y avait comme fêtes ici ?

MFA : Souvent, après la guerre, ça continuait au 14 juillet y'avait toujours un bal mais c'est rien comparable avec ce qui est fait actuellement. Ils s'amusaient entre eux. Ils organisaient un bal, là, sur la place du village. Mon père, il jouait de l'accordéon. Ils se sont mariés, mes parents, en 1947. Ça a commencé, cette année-là il a été demandé pour jouer de l'accordéon lors de la fête du 14 juillet, ça se passait le soir et tout le monde dansait.

CL : La fête du 14 juillet c'était vraiment la grande fête du quartier de la Chaussée ?

MFA : Oui.

CL : C'était la fête la plus importante ?

MFA : Oui. Mais ensuite, avec le café, y'a eu aussi des courses cyclistes d'organisées.

CL : C'est vrai ?

MFA : Oui. Euh, le patron du café, à l'époque c'était Monsieur Bainvel [PHON] parce que les patrons de ce café y'en a eu plusieurs à suivre. Mais Monsieur Bainvel [PHON], je me souviens, il faisait venir d'abord, les voitures publicitaires, des forains pour tenir des stands et avec l'U.C.R. (l'Union Cycliste Rezéenne) ils organisaient la fête du quartier et puis y'avait la course, ils faisaient la boucle. Alors, ça passait par la Maillardière, Ragon, le Châtelier.

CL : Ça, ça a concerné quelles années ?

MFA : Vers 58, 60, 62. Ça s'est arrêté... en 62 c'était fini parce que là, ça a changé de propriétaire. Y'a eu une coupure avec ce qui était organisé au passé et ça a changé. C'est-à-dire qu'il y avait moins de fêtes de quartier. En 62-63, ça s'est calmé parce que y'avait de la circulation, les gens pouvaient plus faire ce qu'ils voulaient.

CL : C'est intéressant ça ! C'est une des raisons, pour vous, selon laquelle les gens se réunissaient moins sur les lieux communs ?

MFA : Oui, oui. Y'avait beaucoup plus de circulation d'une part et aussi, les gens avaient des voitures, les habitants avaient des voitures et ils avaient tendance à s'en aller sur la côte sitôt qu'ils faisaient beau. Donc, ils étaient beaucoup moins intéressés à ces petites fêtes de quartier qui étaient organisées après-guerre jusque dans les années 60. Y'a eu une coupure, y'a eu un changement.

CL : Vous vous en souvenez en tant qu'enfant, de ce changement-là ?

MFA : Oui.

CL : Vous avez vécu aussi... ?

MFA : Ah oui, oui.

[0'32"31] – Sorties, loisirs et déplacements

CL : On parlait de l'enfance, y'a aussi votre adolescence. Quand vous étiez un peu plus grande, est-ce qu'il y a des lieux où on sortait ici, où vous rencontriez d'autres jeunes ? Ou est-ce que c'était toujours pareil, vous étiez obligée de rester chez vous ?

MFA : Euh... moi je me plaisais chez moi !

CL : Vous n'étiez décidément pas comme les autres !

MFA : (Rire) J'aimais m'occuper, j'aimais faire du dessin. J'étais très imaginative. Sortir, il fallait tout de suite aller dans le quartier Saint-Paul, notamment la kermesse Saint-Paul. De temps en temps, on y allait avec mes parents. Ça m'est arrivé d'y aller, mais je me lassais vite. Ça allait une année, deux années mais après, oh ben... c'était toujours la même chose.

CL : Et vous aviez des occupations, que ce soit enfant ou adolescente ? Est-ce que vous étiez dans un club de sports ? Est-ce que vous faisiez une pratique artistique ? Est-ce qu'à l'époque ça existait ça ?

MFA : Euh, y'avait beaucoup d'individualisme.

CL : Pourtant y'avait quand même le cercle qui existait, le patronage ou alors l'AEPR faisait quand même des choses ?

MFA : Oui. Mais... c'était loin. Pour nous, la Chaussée c'était loin de Saint-Paul, c'était loin de Pont-Rousseau. Ça allait une fois comme ça pour y aller mais en prendre l'habitude et s'y rendre régulièrement, c'était plus difficile. On avait le car Drouin. Il fallait prendre le car. Nous étions tributaires des horaires. Par contre, moi, je faisais pas de vélo ; alors c'était pas facile non plus.

CL : Pourquoi ?

MFA : Ah ben, ma grand-mère voulait pas que je fasse du vélo, elle avait peur.

CL : Donc, vous n'avez jamais appris à faire du vélo ?

MFA : Non. Je suis jamais montée sur un vélo.

CL : Ah oui, donc du coup, c'est vrai que vous, en termes d'autonomie, ça a limité un peu vos déplacements.

MFA : Oui, oui. C'était le car Drouin.

CL : Après l'Ouche-Dinier, vous étiez où ?

MFA : Après, j'allais à Nantes.

CL : En Car Drouin ?

MFA : Car Drouin !

CL : Vous êtes allée où à Nantes ?

MFA : Au collège Gustave Roch.

CL : Donc, toujours dans le public ?

MFA : Oui.

CL : En prenant le car tous les jours ? Vous n'étiez pas pensionnaire ?

MFA : Ah non, non. Mais entre les heures de sortie de l'école et l'heure du car on a eu un créneau et là avec les copines nous allions au centre de Nantes. Je connaissais tous les magasins, je connaissais tous les rayons : le rayon parfumerie, les vêtements... J'aimais bien aussi les poupées, j'ai toujours eu un faible pour les poupées. Ça... les poupées ! D'ailleurs, je m'en suis acheté pour les habiller, j'ai pas le temps en c'moment. Moi, les poupées... j'adore les poupées !

CL : C'est votre truc ?

MFA : C'est mon truc !

CL : Donc, à l'époque vous aviez cette double vie : la vie en ville à Nantes et puis après quand vous veniez ici le soir et le week-end vous étiez à la Chaussée ? Y'avait quand même un écart entre les deux ?

MFA : Oui. Ah, bien sûr, de temps en temps à Nantes, nous allions au cinéma. Ça arrivait, n'en parlons pas des pâtisseries ! De temps en temps... par exemple, chez « Touzé » rue Crébillon, j'aimais bien y aller, manger un p'tit gâteau.

CL : Une dernière anecdote d'enfance de Marie-Françoise, à la Chaussée : le trajet de l'école de chez elle à l'école de l'Ouche-Dinier ; c'était difficile et vous allez nous raconter pourquoi.

MFA : Il y avait des bruits qui couraient que lorsqu'on passait le Jaunais, notamment y'avait des virages à la place du rond-point actuel où il y a le bout du pont qui s'en va à Nantes, le Pont des Bourdonnières. Y'avait des virages avec des bois. Nous passions vraiment dans un endroit désert et tous les enfants avaient peur parce que soi-disant qu'il y avait des bonshommes qui arrêtaient les enfants, qui couraient après. Pour qui, pour quoi ? Ben, à l'époque, nous, on n'avait peur qu'ils nous fassent du mal. Alors, lorsqu'on passait les virages du Jaunais autant vous dire qu'on courait. Des fois, lorsque nous étions en groupe nous étions plus calmes parce que nous étions nombreux nous étions plus rassurés. Une fois, en revenant de l'école, dans le creux des virages, là, où y'a maintenant le boulevard qui continue, euh, la continuité du pont, y'a un boulevard, nous étions arrivés là et en haut du virage suivant, sur le côté, nous avons vu qu'il y avait un vélo dans le fossé ; un vélo qui appartenait à quelqu'un qui avait l'habitude soi-disant d'embêter les enfants quand ils passaient. Et là, j'ai fait passer tout le monde par les terres des Carterons, derrière la tenue, à l'époque c'était Monsieur Cassard. Maintenant, c'est l'EDF (derrière l'EDF) ; j'ai fait passer tout le monde par ces terrains-là.

CL : Pour éviter...

MFA : Pour éviter de passer devant le vélo qui était dans le fossé où soi-disant qu'il y avait un bonhomme caché. Et là, nous avons vu son vélo, nous l'avons évité, il a été bien attrapé ! (Rire).

[0'38"46] – Mariage et vie de femme d'artisan

CL : Vie d'adulte : vous avez exercé quel métier ?

MFA : Eh bien, j'ai appris le secrétariat. Après le collège, je suis allée dans une école de formation et lors des grèves de 1968 alors là, moi, pas question d'aller manifester à Nantes, j'étais trop tranquille ! Mon mari lui, à l'époque, il travaillait, il faisait des déplacements. Nous nous sommes toujours connus. Mon mari m'a connue j'étais toute petite, puisqu'il a huit ans de plus que moi. Nous sommes nés dans des maisons qui sont l'une en face de l'autre ; j'allais à l'école avec ses frères et sœurs. J'ai connu mes beaux-frères et mes belles-sœurs en allant à l'école, ben... en naissant, puisqu'on est tous nés dans la même rue. Donc, j'allais à l'école avec mes beaux-frères et mes belles-sœurs.

CL : En 68 ?

MFA : En 68, j'ai commencé à parler à mon mari, il avait quand même huit ans de plus que moi, à l'époque, ça paraissait la différence. Et là, nous nous sommes fréquentés ; nous avons commencé à nous fréquenter en 1968. J'avais 18 ans et lui en avait 26.

CL : C'était pas évident, à l'époque ?

MFA : Voilà ! Les parents, enfin les miens « *Qu'est-ce que c'est que ça ! Voilà que tu fréquentes le voisin, ça va pas !* » Finalement, nous nous sommes fréquentés deux ans et nous nous sommes mariés en 1970. J'avais 20 ans, mon mari en avait 28.

CL : Là, vous avez travaillé très vite avec lui ?

MFA : Non. J'ai eu mes enfants ; lui, il a arrêté les déplacements et il a travaillé dans une entreprise de plomberie.

CL : Il faisait quoi avant ?

MFA : Plombier-chauffagiste, il a toujours été plombier-chauffagiste. Pendant un moment, il faisait les déplacements et il a arrêté les déplacements lorsque nous nous sommes mariés en 1970. Dix ans après, en 1980, il a décidé de se mettre artisan. Donc, nous sommes devenus artisans, là, dans le village de la Chaussée.

CL : Il avait son atelier ici ?

MFA : C'était mon bureau, ma salle à manger-bureau. Dans le jardin, nous avons des débarras où il mettait son matériel. Nous avons travaillé jusqu'à ce qu'il soit en retraite.

CL : Il y avait beaucoup d'artisans dans le quartier ?

MFA : Pas énormément. Y'a eu, y'a toujours eu des artisans dans le quartier, notamment Monsieur Cormerais. Lorsque j'étais toute petite, moi j'ai toujours connu Monsieur Cormerais. Il était menuisier, là,

dans la maison. Y'a toujours eu des artisans dans le village, plus ou moins. Lorsque mon mari s'est mis à son compte, en 1980, il était le seul comme plombier dans le quartier.

CL : En travaillant avec une clientèle du quartier ou une clientèle qui allait bien au-delà ?

MFA : Ce qui s'est passé, c'est que les réseaux du tout-à-l'égout et le gaz ont été installés dans le quartier la même année. Donc, c'est vrai qu'il en a profité pour s'installer. Et là, il a travaillé, on a eu une bonne clientèle tout de suite. Parce qu'il a travaillé pour les voisins et ça nous a permis de bien démarrer.

CL : Et vous, là-dedans, votre rôle c'était quoi ?

MFA : Eh bien, moi j'étais sa secrétaire en m'occupant des enfants en même temps. C'est vrai que c'était pas facile de travailler à l'extérieur avec un mari artisan. Fallait quand même s'occuper des clients, des papiers. Fallait tenir à jour l'évolution, la demande des clients, faire le point, le planning. Fallait s'organiser, fallait le faire à deux.

CL : C'était quand même surtout votre rôle cette organisation ? Est-ce que ça vous arrivait de devoir sortir, de rencontrer des clients d'aller voir des fournisseurs ?

MFA : Oui oui. J'allais voir les clients, j'allais porter les devis, j'allais discuter et le téléphone était très important. Fallait tenir de bonnes relations avec le public même si toutefois y'avait des mécontents. Fallait pas baisser les bras, fallait expliquer aux personnes ce qui s'était passé. Fallait trouver les mots justes.

CL : Tout en étant avec des clients qui étaient plutôt des gens que vous connaissiez ou vous les fréquentiez ?

MFA : En principe, euh... nous connaissions, euh... les clients venaient d'un peu partout. Nous avons commencé dans le quartier, après nous nous sommes étendus au tout Rezé. J'ai fait de la publicité, j'ai mis des cartes dans les boîtes aux lettres (rire). Nous faisions la publicité dans l'annuaire téléphonique.

CL : Vous étiez implantés ici, même à Vertou peut-être aussi ?

MFA : Ah partout : Vertou, Nantes ! Nous nous sommes fait des relations commerciales ; nous travaillions avec des entreprises, nous travaillions parfois aussi en sous-traitance.

[0'45"24] – Les vacances

CL : Tout à l'heure vous parliez des gens qui partaient en vacances, qui prenaient leur voiture et partaient à la mer ; vous vous faisiez quoi le week-end ou en vacances ?

MFA : Lorsque j'étais gamine, mes parents n'avaient pas de voiture. Si nous allions à la mer, c'était avec des amis, de la famille qui nous emmenaient. C'était pas régulier... de temps en temps.

CL : Et adulte ?

MFA : Adulte, alors là, une fois que j'ai commencé à fréquenter mon mari, nous étions toujours partis à la mer. A partir de 1968, nous allions faire des balades.

CL : En voiture ?

MFA : En voiture. Ah oui, nous étions toujours en voiture.

CL : Et une fois que les enfants sont nés, vous avez continué quand même à partir... ?

MFA : Ah oui. Oui. Oui ! La voiture ça a toujours été notre moyen de transport.

CL : Vous ne restiez pas forcément ici, le week-end ? Vous aviez la bougeotte ?

MFA : Nous partions en vacances, les vacances d'été. Nous allions loin, nous allions, dans les Pyrénées orientales. Nous en profitions pour traverser la France et s'arrêter dans certaines villes, visiter.

CL : Vous avez pu prendre des vacances même en artisan ?

MFA : Oui, oui. Oui, nous prenions régulièrement des vacances l'été, même étant artisans.

[0'46"58] – La vie sur le quai Léon-Sécher autrefois et lancement de la fête

CL : On va parler de votre vie sociale, votre vie d'engagement. Vous dites qu'elle a commencé en 1994, qu'est-ce qui s'est passé ?

MFA : Bon, à peu près... Mon mari était artisan. Donc nous avions des clients qui venaient nous voir. Dès fois, ça se passait par téléphone mais dès fois aussi certains venaient nous voir à domicile. Un jour, un certain monsieur vient nous trouver. Il voulait un devis et puis, il revient une autre fois. Bien sûr, nous avions son adresse ; il venait d'acheter une maison quai Léon-Sécher. Et puis, il me dit comme ça : « Oh, je viens d'acheter une maison quai Léon-Sécher, mais d'après ce qu'on me dit c'est un endroit qui est mort, y'a pas de vie, c'est triste ! ». Ce monsieur, il s'appelait et il s'appelle Roger Faivre. Mais, je lui dis : « Monsieur Faivre, autrefois, le quai Léon-Sécher, c'était un lieu de vie intense. Mes grands-parents, y ont vécu, ma grand-mère est née là, à côté du quai, dans le bas du Jaunais. Elle a vécu sur le quai ; elle avait de la famille, elle a été blanchisseuse. Elle avait des tantes qui faisaient du café, elle a servi dans les cafés. Ses parents ont habité aussi sur le quai. Son père, il a travaillé dans l'usine de la Morinière au temps où c'était une usine de produits chimiques. Elle était avec lui, à travailler, elle l'aidait à sortir les cuves de produits, les blocs de produits chimiques, les cuves. Elle allait l'aider le soir. Le quai Léon-Sécher, le dimanche c'était un lieu très actif. Y'avait du monde, y'avait de la vie, y'avait des charrettes avec des chevaux. » Ma grand-mère m'a beaucoup parlé des charrettes avec les chevaux puisqu'elle était un peu interloquée de voir toutes ces voitures. Ah, ça lui a vraiment changé la vie de voir tous ces véhicules, pour elle, ça a été un changement radical et elle me parlait beaucoup des charrettes avec les chevaux qui passaient quai Léon-Sécher.

CL : Il y avait beaucoup d'activités ?

MFA : Y'avait beaucoup d'activités.

CL : Liées à la Sèvre ?

MFA : Oui, le commerce, notamment les bateaux, les bateaux de moules aussi. Les bateaux qui vendaient les moules. Y'avait Les Hirondelles, les bateaux qui emmenaient les voyageurs à Vertou ; du Pont-Rousseau à Vertou. Ils s'arrêtaient quai Léon-Sécher. Elle se rappelait très bien de cette vie de ces personnes qui montaient dans les bateaux, les autres qui descendaient.

CL : C'était très vivant ?

MFA : C'était très vivant !

CL : Vous, vous avez en face de vous quelqu'un qui vous dit que c'est mort, qu'est-ce que vous faites ?

MFA : Ben, j'ai dit : « *Pas du tout ! C'est intéressant de venir habiter dans nos quartiers* ». Entre parenthèses, vous pensez bien que j'allais pas dire à mon client que le quartier où il venait d'acheter une maison c'était minable.

CL : Parce que c'est vrai que ça avait changé ? C'était quand même devenu mort ?

MFA : Oui. Mais j'allais pas le dire à mon client ! J'allais pas lui dire : « *Effectivement, moi à votre place, j'aurais pas acheté une maison, là !* ».

CL : Donc, vous avez fait la « com' » du quai Léon-Sécher ?

MFA : Voilà ! (Rire)

CL : Mais en disant des histoires vraies !

MFA : Mais oui, ah, j'ai pas inventé !

CL : Quel effet, ça a produit sur Roger Faivre ?

MFA : Eh bien, il a été interloqué et puis intéressé et j'ai senti que... j'ai commencé à lui parler de l'histoire et il voulait que ça continue, il voulait en savoir d'autres. Je lui ai dit « Écoutez, je viens de m'intégrer dans une association qui existe à Rezé, sur l'histoire de la Commune, ça s'appelle « *Les amis de Rezé* ». C'est très intéressant, vous pouvez aussi les rencontrer, discuter avec eux. Y'a Monsieur Kervarec, le président.

CL : C'est ce qu'il a fait, il est allé les voir ?

MFA : Oui, oui, oui. Je pense aussi qu'il était heureux de rencontrer Simone Leray [PHON], qui habitait à l'époque Trentemoult mais qui avait habité quai Léon-Sécher. Ses beaux-parents habitaient quai Léon-Sécher. Elle est venue habiter avec ses beaux-parents, elle a vécu quai Léon-Sécher.

CL : C'est comme ça que Roger Faivre a eu l'idée de créer cette fête du quai Léon-Sécher ?

MFA : Disons qu'en discutant, je lui ai dit : « *Je ne vois pas pourquoi, nous, dans nos quartiers, on ferait pas la fête nous aussi ! Nous avons tous les éléments pour faire revivre l'histoire, pour faire revivre le passé. Trentemoult le fait, Trentemoult a réorganisé ses régates. Et nous, quai Léon-Sécher, on pourrait pas faire une fête nous aussi !* » Alors, Roger, j'ai vu des étincelles dans ses yeux. Il a dit : « *Ah oui ! Ce serait une chose à faire !* » Je pensais en moi-même : « *J'ai peut-être un peu trop parlé.* » (Rire)

[0'53"30] – Mémoire de la chaussée et du quai Léon-Sécher

CL : Comment ça se fait que vous étiez rentrée dans cette association « Les Amis de Rezé » ?

MFA : C'est justement Simone Leray et Liliane Biron, des membres de l'association qui sont venues, elles ont parcouru Rezé en ciblant les anciens villages. Donc, elles sont revenues à la Chaussée. Elles ont commencé à rencontrer des anciens, notamment ma belle-mère et j'ai eu l'occasion de leur parler par téléphone et après, de les rencontrer directement et nous avons discuté. Là, nous nous sommes abonnées, ma belle-mère et moi au bulletin qui venait de paraître, c'était le début de la propagation de ces bulletins. Ils commençaient à imprimer des articles et ça commençait avec un p'tit feuillet. Après, au numéro 2, il était un peu plus épais.

CL : Ça vous a donné envie de vous investir dedans ?

MFA : Lorsque je me suis rendu compte qu'il y avait des articles sur la commune ça m'a donné envie de m'abonner. En plus nous venions d'avoir le livre de Michel Kervarec. Il avait écrit deux livres : *La Révolution et l'Empire et Rezé au 19^{ème} siècle*. Il y a eu une publicité sur le journal et j'étais intéressée.

CL : Vous étiez toujours intéressée par l'histoire de votre quartier avant ?

MFA : Euh, oui. En moi, ça a toujours somnolé. J'ai tellement entendu mes grands-parents raconter des histoires de famille, notamment expliquer que nous étions là depuis très très longtemps. La famille était là depuis plusieurs siècles.

CL : A partir de quand vous avez commencé à collecter des photos, tout ce que vous montrez dans votre classeur ?

MFA : Ça a commencé là, après en avoir parlé avec Roger.

CL : D'accord, donc le déclic, c'est pas tant le fait d'être rentrée à l'association que le fait d'avoir reparlé avec Roger Faivre de tout ça qui a vraiment déclenché quelque chose chez vous ?

MFA : Voilà ! Ce qui s'est passé, Roger, il a rien dit, sur le moment quand je lui ai suggéré l'idée de faire une fête. Mais... il a agi, il a bien été voir toutes les personnes dont je lui avais parlées. Des voisins : la famille Vezeau [PHON], Simone Leray qui habitait sur le quai. Il a été voir Michel Kervarec.

CL : Tout ça, a déclenché la création de cette fête. Je voudrais revenir à vous ; c'était quoi votre rôle, une fois que l'idée de la fête a émergé. Vous, c'était quoi votre rôle à ce moment-là ?

MFA : Eh bien, ils m'ont téléphoné de venir avec mes photos parce que parallèlement, ils ont fait une collecte, ils ont lancé une collecte de photos avec le Centre d'Histoire du Travail. Et Roger, il a tout de suite été voir les responsables de la Maison de quartier qui était à l'époque au Jaunais. Il leur a dit : « *Faut faire la fête ! Y'a toute une histoire à remettre en question, le quai Léon-Sécher il est intéressant au niveau de son passé et il faut faire revivre et il faut faire la fête.* » Au même moment, le Centre d'Histoire du Travail désirait faire travailler des jeunes et lancer une collecte de photos. Ils m'ont téléphoné : « *Madame Artaud, venez donc avec vos photos ; nous collectons à la Maison de quartier.* » Et là, ça a été l'euphorie, une fois que j'ai commencé à faire des recherches avec eux, replonger dans les souvenirs du passé, essayer de me rappeler tout ce qu'avait vécu ma famille. Oralement, avec les photos, c'était lancé et je pouvais plus faire marche arrière. (Rire)

CL : Vous ne le regrettez pas ?

MFA : Non ! En plus, lorsque nous nous retrouvions forcément y'avait aussi des voisins, des personnes des villages environnantes. J'ai retrouvé la famille, des cousins. Nous nous retrouvions entre cousins à

raconter l'histoire de nos ancêtres, nous avions les mêmes ascendants. C'était très rigolo, très intéressant. Aussi bien, y'en avait aussi du côté de mon mari que de mon côté. Y'avait des rendez-vous, nous nous retrouvions ensemble et c'est comme ça que nous avons cultivé l'histoire.

CL : Jusqu'à aujourd'hui, puisque ça continue.

[0'59"45] – Participation à la fête du quai Léon-Sécher

CL : La fête du quai Léon-Sécher, vous avez continué à y faire des choses ou vous la fréquentez mais vous ne participez pas à l'organisation ?

MFA : Disons que la première année, ça s'est fait tout naturellement. Y'avait besoin de personnes pour discuter lors de la première exposition de photos. Alors, euh, faut parler... « Ben, dame, allons-y ! » Nous étions là dans la salle, dans le pavillon d'accueil, dans le parc de la Morinière ; la première exposition c'était là. Nous avons fait connaissance avec certaines personnes que nous ne connaissions pas avant mais qui étaient intéressées, qui sont venues et qui ont participé. Ça a « fait boule de neige ». Après nous avons été convoqués par la Maison de quartier à des réunions le soir. La première année, nous avons fait un compte-rendu. Ensuite, nous avons réfléchi : « Qu'est-ce qu'on va faire l'année prochaine ? » ; nous avons eu du succès. Nous ne voulions faire la fête que le samedi mais le dimanche, l'exposition continuait. L'exposition de photos, c'était prévu sur deux jours, le samedi et le dimanche. Bien sûr, le samedi, y'a eu du monde partout. La fête, elle était le samedi ; y'avait du monde à l'exposition de photos, y'avait du monde sur le quai. J'ai jamais vu le quai fréquenter autant intensément.

CL : Opération réussie !

MFA : Et le dimanche, y'avait que les photos à voir. Mais le public est venu envahir le quai comme si la fête continuait. Lorsque nous nous en sommes rendu compte, y'a même eu des improvisations en musique en animations pour pas décevoir trop le public. Lorsque nous nous sommes réunis ensuite pour faire le point, nous nous sommes rendu compte qu'il fallait pas baisser les bras. Le public attendait beaucoup de nous, qui avons commencé, il fallait continuer.

CL : Sur deux jours ?

MFA : Oui. Alors, là même moi, moi-même, je disais : « *Faut faire la fête sur deux jours : le samedi et le dimanche !* » C'est ce qui s'est passé, l'année d'après, nous avons fait la fête sur deux jours.

CL : C'est toujours le cas aujourd'hui !

MFA : Et voilà !

CL : Vous y participez toujours ?

MFA : J'ai intégré l'association des « Amis de Rezé ». Je suis allée aux réunions du Conseil d'administration, j'ai continué. Nous étions sollicités en tant qu'Association des « Amis de Rezé » pour participer à la fête du quai. Quelques années, j'ai été dans l'organisation de la fête et dans l'association des « Amis de Rezé ». Moi, personnellement, c'étaient les photos, c'étaient les expositions rien d'autre ; chacun son hobby. Et puis, lorsque le Centre socioculturel s'est ouvert j'ai préféré continuer dans l'association des « Amis de Rezé » et représenter l'association des « Amis de Rezé » lors de la fête. Parce qu'avec le Centre socioculturel y'a eu un appel de lancer à toute la population et là c'est vrai, ils ont eu énormément de succès. Y'a eu beaucoup de monde à se présenter pour organiser la fête dans son ensemble. L'association des « Amis de Rezé » est toujours présente dans son stand et ça continue comme ça et je suis dans le stand des « Amis de Rezé ». Voilà !

[1'04"19] – Ce qui a le plus changé à la Chaussée

CL : Une dernière question pour terminer cet entretien - Entretien très frustrant parce que je sais bien qu'on n'a pas dit le dixième de ce qu'on pouvait raconter ! Qu'est-ce qui, pour vous, a le plus changé dans ces quartiers Chaussée, Blordière, quartiers dont on a parlé depuis le début, depuis une heure ?

MFA : D'abord, y'a eu le passage de la route qui mène au pont. Ah les noms, moi je sais plus trop ! J'ai vécu là, mais je suis la dernière à connaître les nouveaux noms ! Pour moi, c'étaient les quartiers du Jaunais, c'étaient les virages du Jaunais, ça reste là ! C'est là, le nouveau rond-point et puis le pont ; ça, ça a changé notre vie !

CL : Pourquoi ?

MFA : Parce que nous étions reliés avec Nantes. Nous étions directement dans le quartier Sèvre alors qu'avant il fallait faire tout le tour. Fallait passer par le pont de la Morinière.

CL : Et ça changeait quoi, concrètement ?

MFA : Au niveau des commerces, nous avons tendance à aller faire nos courses du côté de la route de Clisson.

CL : Au lieu de ?

MFA : Au lieu d'aller... je sais pas... rester à la Blordière ! La Blordière, Pont-Rousseau, nous allions un p'tit peu plus loin voir ce qui s'passait. Et puis, c'était pas les mêmes choses, On trouvait pas les mêmes commerces, ça changeait. C'était un peu comme si on allait dans le centre-ville.

CL : Est-ce que ça a fait aussi que plus de gens sont venus habiter ici ?

MFA : Oui ! Oh oui, oui, le quartier s'est beaucoup peuplé, notamment à la Blordière. Y'a eu énormément de constructions.

CL : Est-ce que vous avez eu la sensation de passer de la campagne à la ville ? Est-ce que vous avez considéré que vous habitiez à la campagne ou est-ce que jamais...

MFA : Même actuellement, je considère que j'habite toujours à la campagne. Là, dans le village-là parce que la vallée de l'Ilette c'est la verdure, ça a pas changé. J'ai toujours connu la vallée de l'Ilette telle qu'elle est maintenant.

CL : C'est tellement urbanisé autour !

MFA : Mais autour, ça a énormément changé. La Blordière n'en parlons pas, ça a énormément changé.

CL : C'est quelque chose... Vous vous êtes adaptée ou vous regrettez, ou... ?

MFA : C'est dans les années 70-68, c'est là qu'on a vu des p'tites propriétés détruites pour voir des immeubles à la place. Ben, là ça fait un coup au cœur ; notamment, la Marterrie [PHON]. Alors là, la propriété de la Marterrie qui m'a... vraiment fait du mal, parce qu'elle a été détruite alors qu'elle était superbe. C'était une petite maison bourgeoise très mignonne. Et y'avait un portail et pour nous c'était... pour les enfants cet enclos avec un portail, un mur et puis la maison dans son terrain, c'était magique ! C'était, pour nous, très romantique. Et puis, tout d'un coup y'avait plus ce côté romanesque, c'était fini tout était détruit, tout était par terre ! Et puis, des cubes en béton ! Alors là, moi j'me suis dit va falloir s'y habituer, maintenant, ça va continuer.
